Valeur et limites d'une psychanalyse de la croyance religieuse

Que faut-il penser de la **critique de la croyance religieuse** opérée par **Freud** dans un certain nombre de ses ouvrages – en particulier dans *L'avenir d'une illusion* – et de l'**interprétation** qu'il propose de sa **genèse psychique** ?
Ricoeur, dans *De l'interprétation***,** se propose de circonscrire ce qui mérite d'y être **pris en considération** aussi bien par les **croyants** que les **non-croyants**. Selon Ricoeur, Freud n'exprime pas seulement, dans cette critique, l'**incroyance du scientisme** et son **propre agnosticisme**. **Il faut admettre la légitimité de ce qu'on peut appeler une herméneutique destructrice de la religion. Une telle entreprise peut revêtir une fonction iconoclaste dont même le croyant pourrait tirer bénéfice : cette destruction peut être la contrepartie d' une foi purifiée de toute idolâtrie. Elle nous aide à départager le symbole de l'idole.**
Cependant on peut **reprocher** à Freud de ne s'être intéressé qu'à la **religion ordinaire**. Freud ne parle pas de **Dieu**, mais **du dieu et des dieux des hommes**. L'herméneutique freudienne peut être considérée comme une critique de la **religion naïve**, quand elle se trouve sur le trajet de la **dégradation** et de la **régression**, lorsqu'elle commence à **perdre son intention véritable**. En ce sens elle ne serait qu'une **caricature de la foi authentique**, son **double grimaçant**.
Car s'il existe une **foi infantile**, il existe aussi une **foi adulte**, qui, loin de reconnaître en Dieu la force et l'autorité d'un père maintenant les hommes dans l'enfance, découvre en lui l'**appel d'un amour** réclamant que tout homme devienne **conscient** de sa **liberté** et de sa **responsabilité**. **En perdant le père comme idole, le croyant le découvre comme symbole : c'est alors la possibilité ouverte à la puissance d'aimer.** *« La foi, c'est le kérygme de l'amour »*.
C'est pourquoi Ricoeur se propose d'opposer à l'herméneutique freudienne une **autre herméneutique**, qui cherche à restituer **l'intention authentique de la foi véritable**.

Ainsi le **leitmotiv de la consolation** placé au centre de la problématique freudienne pourrait être **interprété** de **manière différente**. Le **thème de la faiblesse de l'homme**, en effet, apparaît sans doute comme un **thème majeur des textes bibliques**. Le *Livre des psaumes* rappelle que **l'homme** est un être **vulnérable**, **fragile**, à la vie limitée dans le temps, menacé par ses semblables et par une nature inflexible (image de la fleur fanée et de l'ombre impalpable). L'homme est donc bien un être voué à la **souffrance**, à la **détresse** et à la **déréliction**. Dans *l'Ancien testament* on trouve d'ailleurs une sorte d'**archétype** de la **souffrance radicale et primordiale** :

Celle d'être **abandonné par Dieu**, en particulier lors de cette **suprême détresse historique** qu'a été pour le peuple juif **l'expérience de la déportation et de l'exil**. D'où ce que Ricoeur appelle l'**adresse** ou la **plainte questionnante** de l'homme abandonné par Dieu, **supplication** de l'homme vers son Dieu : *« pourquoi ? jusques à quand ? »* qui sera reprise dans le **Nouveau testament** par le **grand cri de Jésus en croix** : *« Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »* ; A cet appel de l'homme fait écho la **parole de réconfort** venue de **Dieu**. Car le **Dieu de l'Ancien testament** est un **Dieu d'amour** qui à la manière d'un **père** à la fois vigilant et distant (*Livre de Job* : *« Tes mains m'ont façonné, crée. Souviens-toi : tu m'as fait comme on pétrit l'argile »)* et quelquefois même avec une **sollicitude maternelle** *(« Dieu nous créa dans son sein »)* continue à **veiller sur ses enfants**. **Mais la consolation qu'il apporte à l'homme n'a rien d'infantile. Elle est cette parole qui, au sein même de la souffrance, va permettre à l'homme de retrouver la confiance après l'avoir perdue.** La **confiance malgré tout** va faire naître l'**espérance** au sein de la **détresse**. On peut ajouter que la consolation est porteuse d'une **intention nouvelle** qui la traverse, presque une **transfiguration**. C'est ce dont témoigne la **foi de Job** qui mérite d'être confrontée à l'interprétation freudienne. Job en effet ne reçoit **aucune explication** concernant sa souffrance. Et pourtant il accomplit ce cheminement évolutif qui le rend capable de **renoncer à la consolation de son narcissisme** et de **surmonter la figure du père**.

Job sur son fumier
Gravure de Gustave Doré

Ce que va comprendre Job, c'est que la **foi** est l'**ouverture** à la **puissance d'aimer**. La **demande d'aide et de consolation** est alors **sublimée** en ce que Ricoeur appelle l'**interpellation**. **Job est parvenu à « aimer Dieu pour rien ».**

On pourrait également **objecter** à Freud que, s'il est un **vecteur archaïque et régressif de la religion**, il est aussi un **vecteur progressif**, qui peut faire d'elle une **avance**, une **découverte**, un **progrès** (on pourrait sur ce plan citer la **dimension de la prophétie** dans *L'Ancien testament*). **Loin de tirer l'homme en arrière, vers sa propre enfance ou ses propres origines,**

la foi pourrait être pour l'homme la source d'une création analogue à celle que Freud a si bien décrite pour l'art sous le nom de sublimation. Ainsi Freud, dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, montre comment l'artiste recrée, à travers l'œuvre d'art, dans le sourire de la Joconde, le souvenir de la mère perdue. Pourquoi la religion ne pourrait-elle pas, à l'image de la **création artistique**, opérer une **transfiguration** par laquelle le **passé** pourrait être **surmonté** et s'ouvrir à un **sens nouveau**, à une **intentionnalité nouvelle**.